

A B U Z A R

OU

LA FAMILLE EXTRAVAGANTE ;

PARODIE.

D' A B U F A R

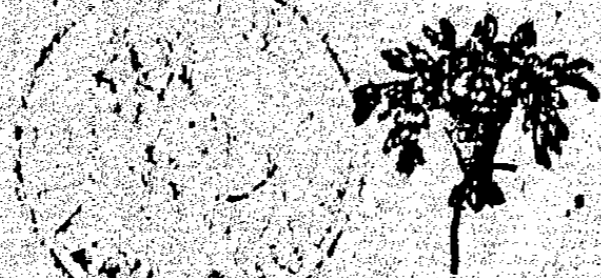
OU

LA FAMILLE ARABE ;

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES.

Par RADET, BARRÉ et DESFONTAINES.

*Représentée pour la première fois, sur le Théâtre
du Vaudeville, le 26 Floréal, an 3^e.*



A P A R I S,

Chez les Libraires { Au Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.
 { Au Théâtre de Molière, rue Martin.
Libraires { A l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n^o 44.

An V^e.

uH

PERSONNAGES.

ACTEURS.
CC. et C^{nes}.

CASSANDRE-ABUZAR.	<i>Chapelle.</i>
ARLEQUIN-FANFAN.	<i>Laporte.</i>
GILLES-LAMBIN.	<i>Carpentier.</i>
FOLÉMA, (filles de)	<i>Molière,</i>
NULLÉIDE, (Cassandre.)	<i>Fleury.</i>
TENAIRE, sœur de Cassandre.	<i>Bodin.</i>
VÉRITÉ, servante de la maison.	<i>Laporte.</i>
JEAN, auvergnat, organiste.	<i>Hyppolite.</i>

La Scène est à Paris.

A B U Z A R
OU
LA FAMILLE EXTRAVAGANTE,
PARODIE
D' A B U F A R
OU
LA FAMILLE ARABE,
EN UN ACTE, EN PROSE,
ET EN VAUDEVILLES.

Le Théâtre représente un salon. Au lever du rideau, on entend un orgue de Barbarie, placé dans une première loge, sur le Théâtre, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, TENAIRE.

TENAIRE.

QU'EST-CE que j'entends donc là ?

JEAN.

Par ici.

A 2

(4)

T E N A I R E.

Ah! c'est Jean.

J E A N.

Oui, c'est Jean. Vous savez bien que tous les jours de sabbat...

AIR : Vaudeville d'Arlequin Afficheur,

Par l'ordre du Juif Abuzar

J'y viens divertir la compagnie ;

J'vas vous lâcher de mon nazar ;

C'est çà qu'est un' belle harmonia...

T E N A I R E.

Oh! je n'ai pas votre nazar.... han.....

J E A N.

Han!....

N'vous moquez pas d'mon instrument.

D'ailleurs, dans un' plèe' d'Arabie,

Il faut pour accompagnement

L'orgue de Barbarie. (bis.)

T E N A I R E.

C'est juste. (A la cantonade.) Arrivez, vous autres.

(L'orgue continue. On apporte un tableau qui représente la décoration d'Abuzar, et on le place au fond du théâtre.)

J E A N, s'interrompant.

Qu'est-ce que c'est donc que cette peinture?

T E N A I R E.

C'est mon frère qui en a fait la dépense pour décorer notre salle.

J E A N.

Diante! ça doit lui coûter bon. Il y a bien de la couleur là-dedans. Qu'est-ce que ça représente?

T E N A I R E.

Les plaines d'Arabie.

J E A N.

Tiens!... c'est comme chez nous, ces plaines-là, c'est un pays de montagnes. On dit qu'il y fait chaud.

T E N A I R E.

Très-chaud; mais le soleil n'y brûle rien. Vois comme ces arbres, ils sont verts. Et ces tentes, comme les couleurs en sont fraîches!

J E A N.

Oui; on dirait que tout ça sort de chez le marchand.

(5)

T E N A I R E.

Et les détails l... Que de choses il y a là-dedans.

A I R : Tarare, pompon.

On y voit des troupeaux
Errans dans la campagne ;
Au pied de la montagne
On y voit des chameaux.

J E A N.

Et pourquoi donc, ma chère,
Cet ensemble si beau !

T E N A I R E.

Tout cela c'est pour faire
Tableau.

J E A N.

C'est bien imaginé.

T E N A I R E.

On voit aussi plus d'un
Personnage inutile,
A l'air froid et tranquille ;
Au visage commun.

J E A N.

Et que font-ils, ma chère,
Sur ce joli côteau !

T E N A I R E.

Rien ; ils sont là pour faire
Tableau.

J E A N.

C'est une fière tapisserie ! ça lui a-t-il coûté cher ?

T E N A I R E.

Si cher que j'ai peur que nous n'y perdions.

J E A N.

Ah ! votre frère ne sera pas embarrassé ; c'est un homme en-
tendu qui fait bien son commerce, et la boutique est bien acha-
landée.

T E N A I R E.

Oui, ça va bien.

J E A N.

Vous êtes beaucoup de monde, chez vous ?

T E N A I R E.

Nous ne sommes que six : mon frère, Nulléide et Foléma ses
filles, Gilles-Lambin, notre apprentif ; Vérité, notre servante,
et moi.

A 3

(6)

J E A N.

Vous vivez bien entre vous ?

T E N A I R E.

Mais oui.

AIR : *Messieurs, faites attention.*

Mon frère Cassandre-Abuzar
Aime à cacher ce qu'il veut faire ;
Nulleide est simple et sans art ;
Foléma, c'est une autre affaire :
Elle rêve, elle a des vapeurs,
Des visions et des frayeurs.
Gilles écoute lorsque l'on cause ;
Mais quand il parle, il parle bien ;
Moi, je ne sers pas à grand chose ;
La servante ne sert à rien.

J E A N.

C'est amusant. Et le père Cassandre-Abuzar n'a donc pas de garçon ?

T E N A I R E.

Il en a un qui voyage.

J E A N.

Est-il aussi gentil que ses sœurs ?

T E N A I R E.

Il est noir.

J E A N.

Noir !

T E N A I R E.

Oui : seule sa mère aimoit beaucoup le spectacle, et sur-tout Arlequin ; si bien qu'étant grosse, ... un regard.

J E A N.

Elle est accouchée d'un Arlequin !

T E N A I R E.

Justement.

J E A N.

Oh ! la drôle de chose ! ... On m'avoit bien dit que votre famille étoit un peu ...

T E N A I R E, *mettant le doigt sur sa bouche.*

Chut !

AIR : *De Catinat.*

Vous allez voir ici ce qu'on n'a jamais vu ;
Un frère, un juif errant, de raison dépourvu,
Un amour imprévu,
Un dénouement prévu,
Et vous direz après que vous n'avez rien vu.

(7)

J E A N.

Ça va sans dire. (Il joue.)

T E N A I R E.

On vient ; taisez-vous , et ne jouez que quand vous ne verrez personne.

S C E N E I I.

T E N A I R E , N U L L É I D E , F O L É M A.

(Elles s'assÿent à côté l'une de l'autre.)

T E N A I R E.

A I R : *Vive les fillettes.*

Près de votre tante
Occupez-vous bien ;
Car le diable tente
Quand on ne fait rien.

N U L L É I D E.

J'ai cette ceinture
A finir bientôt.

F O L E M A.

Moi , j'ai ma couture.

T E N A I R E.

Moi , j'ai mon tricot.

(*Les trois Femmes.*)

Près de { notre } tante , etc.
 { votre }

N U L L É I D E.

Et toi , qui racontes
Assez joliment ,
Contes-nous les contés
Que contoit maman.

(*Les trois femmes.*)

Près de { notre } tante , etc.
 { votre }

F O L E M A.

Puisque vous aimez les histoires , je vais vous en raconter une qui est bien belle ; et vous allez voir comme quoi le ciel a permis qu'un enfant fût sauvé par un vieillard. Imaginez-vous donc...

(On vient.)

A 4

SCENE III.

Les mêmes, GILLES.

GILLES, en saluant respectueusement.

APRÈS avoir, selon l'usage, et comme apprentif, balayé le magasin, j'ai l'honneur, mesdames, de vous présenter mes très-humbles respects; et je viens savoir en quoi je puis, ce matin, vous être agréable.

FOLEMA.

Il faudroit voir mon père.

GILLES.

Je l'ai vu.

NULLEIDE.

C'est à lui de te commander.

GILLES.

AIR : La Boulangère a des leus.

Votre père veut que ceans

J'obéisse à ses filles;

Ordonnez donc en tous les temps,

O sœurs vraiment gentilles!

Par l'ordre du père, je prends,

Je prends celui des filles,

Je prends,

Je prends celui des filles.

NULLEIDE.

A la bonne heure; mais dans ce moment-ci, je n'ai rien à vous commander.

FOLEMA.

Ni moi.

TENAIRE.

Ni moi.

NULLEIDE.

Ma sœur va nous raconter une histoire, et si vous n'avez rien de mieux à faire, vous en pouvez prendre votre part.

GILLES.

Avec plaisir. (Il se campe noblement sur son ballet.)

FOLEMA.

AIR : Approchez-vous.

Or écoutez l'histoire véritable

D'un certain juif dont j'ignore le nom.

(9)

Par ses talens il étoit remarquable,
Par sa richesse il étoit en renom.
Et par l'usure,
Oltre mesure,
Bon commerçant
Étoit assurément.

GILLES.

C'est tout le portrait de M. Cassandre.

JEAN.

C'est vrai.

FOLEMA.

AIR : *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Tout son argent il le prêtoit,
Et ne le prêtoit que sur gage;
Tous ses marchés il les dictoit,
Et toujours à son avantage :
Jamais il n'en auroit ôté
Un chiffre, un mot, une syllabe:
A l'égard de l'humanité,
Il en avoit... comme un Arabe.

GILLES.

Est-ce que les Arabes ont de l'humanité!

NULLEIDE.

Beaucoup.

GILLES.

Je ne le savais pas.

TENAIRE.

Nous ne le savons que depuis peu.

NULLEIDE.

Voici mon père.

SCENE IV.

Les mêmes, CASSANDRE.

(Tous se mettent à genoux.)

CASSANDRE.

Je me suis levé plus tard que de coutume; ainsi point de prière
ce matin.

(Ils se relèvent.)

GILLES.

Il n'y a pas de mal à ça.

CASSANDRE, à ses filles.

Vous êtes bien éveillées, vous autres.

NULLEIDE.

C'est que ma sœur nous conte une histoire bien touchante.

FOLEMA, à Cassandre.

L'histoire que vous savez.

CASSANDRE.

Ah! ah! le citron dans le désert!

GILLES.

Non, non, ce n'est pas un citron, c'est un juif.

CASSANDRE.

Ah! le juif négociant.

GILLES.

Précisément.

CASSANDRE.

Continue, j'aime beaucoup ce Juif-là.

FOLEMA.

Je vous disois donc que cet habile commerçant...

TENAIRE.

Nous y sommes.

FOLEMA.

AIR : *Quand un péril est agréable.*

Par un beau matin ce brave homme

Dès la pointe du jour sortoit ;

Faut-il s'en étonner! c'étoit

Pour toucher une somme.

CASSANDRE.

Voilà comme on fait de bonnes affaires.

FOLEMA.

AIR : *Comment goûter quelque repos.*

Il sortoit donc seul, et sans bruit,

Quand, sur l'appui de sa boutique,

Il trouve un coffre magnifique

Dont la richesse l'éblouit.

Il considère, il s'exalte,

Et lit ces mots en lettres d'or :

» Ce coffre renferme un trésor ;

» C'est à toi que je le confie. »

TENAIRE, NULLEIDE.

Un trésor!

(II)

GILLES.

Quelle trouvaille pour un Juif !

CASSANDRE.

Vous n'y êtes pas : écoutez la suite.

FOLEMA.

AIR : *L'art à l'Amour est favorable.*

Il prend donc et jouit d'avance
De tout l'argent qu'il croit porter,
Rentre, et soudain avec prudence,
Il s'enferme pour le compter ;
Il ouvre le coffre ;
Mais qu'est-ce qui s'offre
A son avide empressement !
C'est un enfant.

T O U S.

C'est un enfant !

CASSANDRE.

Un enfant nouveau né qui lui tend ses petits bras.

FOLEMA.

AIR : *On compteroit les diamans,*
A la beauté de cet enfant
Il songe à notre prophétie,
Et s'écrie, en se prosternant ;
» Ah ! sans doute c'est le Messie,
» C'est le Messie assurément,
» Qui s'établit dans ma famille.
Mais quel fut son étonnement !
Le Messie étoit une fille.

T O U S.

Le Messie étoit une fille !

CASSANDRE.

Il auroit mieux aimé un garçon ; mais ce n'étoit qu'une fille.

GILLES.

Et qu'est-ce qu'il en a fait !

CASSANDRE.

Ce qu'il en a fait ?

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Il s'est chargé de son bonheur,
En l'élevant comme sa fille ;
Si bien qu'un frère, qu'une sœur
Pensé qu'elle est de la famille.
Ainsi dans ses desseins prudens,
S'enveloppant d'espais mystères,
Le ciel nous donne des enfans
Dont nous ne sommes pas les pères.

GILLES, *attendri.*

C'est superbe.

NULLEIDE.

Le brave homme que ce juif ! n'est-ce pas, mon père !

CASSANDRE.

» Mes enfans, la vertu ne m'étonne jamais «.

FOLEMA.

Papa, ne sois jamais surpris de la vertu.

CASSANDRE.

C'est ce que je voulois dire.

GILLES.

C'est ce que vous avez dit.

CASSANDRE, *à part.*

La pauvre Foléma ne se doute guères que c'est son histoire et la mienne qu'elle vient de raconter, et qu'elle n'est pas ma fille. Je le lui dirois bien ; mais non : j'ai dans l'idée que cette petite cachoterie nous amènera quelque chose d'heureux.

GILLES.

Ah ça ! mais cette fille....

CASSANDRE.

Laissons cela, et parlons de nos affaires. Vous savez tous que mon fils est un très-mauvais sujet qui a quitté le toit paternel ? Je ne l'aurois pas chassé ; mais puisqu'il est parti, je ne veux plus le voir.

LES SŒURS.

Ah ! mon père !

TENAIRE.

Mon frère !

CASSANDRE.

Qu'on ne m'en parle plus.

FOLEMA.

Quoi ! votre fils....

CASSANDRE.

Qu'on ne m'en parle plus.... Quant à toi, Gilles, qui es un bon sujet, un garçon bien honnête, bien serviable, je te renvoie.

GILLES.

Vous me renvoyez !

NULLEIDE.

Vous renvoyez Gilles !

AIR : Pour vous je vais me décider.
Oui, c'en est fait, dans ma maison
Je ne veux plus voir que des femmes ;
Par leur douceur, par leur raison,
Quelles ont de droits sur nos âmes !
Ce sexe né pour attendrir
Est le seul guide qu'il faut suivre.
Ce sexe nous aide à mourir,
Et sur-tout nous apprend à vivre.

GILLES.

Quoi ! décidément vous voulez que je m'en aille ?

CASSANDRE

C'est pour ton avantage ; te voilà grand et bien au fait du commerce ; il est temps que tu travailles pour ton compte.

GILLES, *soupirant et regardant Odeïde.*

Ah !

NULLEIDE, *idem regardant Gilles.*

Ah !

CASSANDRE.

AIR : Je t'ai fait une pacotille.

Je t'ai fait une pacotille,
Pour commencer, assez gentille,
Et j'ai choisi de bons objets :
Des chaînes d'acier, des lunettes,
Des microscopes, des lorgnettes,
Des casimirs, et des gilets,
Des rasoirs et des cuirs anglois,
Des instrumens mathématiques,
Des jarretières élastiques,
Étuis, canifs, couteaux, ciseaux,
Crayons d'Angleterre, pinceaux,
De très-bonne encre de la Chine,
Du corail de la Cochinchine,
Des miroirs, des verres ardents,
Des éventails, des cure-dents,
Des aromates de Libie,
Enfin, de l'encens d'Arabie ;
Et pour porter tout le paquet,
Je te donne mon bouriquet.

GILLES, *soupirant.*

C'est bien généreux.

CASSANDRE.

Tu le mérites.

GILLES.

AIR : La plus belle promenade.
Je vais donc plier bagage !

(Il sort.)

(14)

CASSANDRE.

Moi, je m'en vais déjeuner.

(Il sort.)

TENAIRE.

Moi, je vais à mon ouvrage.

(Elle sort.)

FOLEMA.

Moi, je vais me promener.

Oui, mon vertigo me gagne,

Il me saisit, je le sens :

Mon esprit bat la campagne,

Et ma tête court les champs.

(Elle sort.)

SCENE V.

NULLEIDE, seule.

HUM, . . . malgré les présens de mon père, Gilles s'éloigné avec peine. Gageons qu'il est amoureux de quelqu'un de la maison. . . . Mais de qui? . . . D'abord ce ne peut pas être de ma tante. . . . Il faut donc que ce soit de ma sœur ou de moi, de moi ou de ma sœur.

AIR : *J'ai vu la Meunière.*

Il la regarde en soupirant ;

Est-ce elle qu'il aime !

Il soupire en me regardant ;

Est-ce moi qu'il aime !

Il a pour moi de la douceur,

De la douceur

Pour ma sœur ;

Est-ce moi qu'il aime !

Aime-t-il ma sœur !

Le voici, . . . j'espère qu'il va me dire ce qui en est.

SCENE VI.

NULLEIDE, GILLES.

NULLEIDE.

EH bien, Gilles-Lambin, mon ami, vous allez donc nous quitter ?

GILLES.

Hélas ! oui.

NULLEIDE.

Vous n'êtes pas à votre aise ?

GILLES.

Hélas ! non.

NULLEIDE.

Je gagerois que vous avez un secret qui vous pèse sur le cœur.

GILLES.

Vous avez gagné.

NULLEIDE.

Comment donc ça !

GILLES.

Air : *De la fricassée.*

Ah ! ma chère, nuit et jour,

C'est trop vous faire

Cet important mystère ;

Ah ! ma chère, nuit et jour

Je brûle d'un incroyable amour.

NULLEIDE.

Pour ma sœur !

GILLES.

Quand je veille, ou quand je dors,

Quand je rentre, ou quand je sors,

Dans mes amoureux transports,

De près, de loin,

Je vous retrouve à chaque coin.

NULLEIDE.

Ah ! c'est pour moi.

GILLES.

Ah ! ma chère, etc.

J'ai trouvé plus d'un moment

De vous peindre mon tourment ;

Mais, pour vous en faire part,

J'attendois, par

Egard,

L'instant de mon départ.

NULLEIDE.

Ah ! que c'est délicat !

GILLES.

Ah ! ma chère, etc.

NULLEIDE.

Monsieur, je suis enchantée de votre conduite, et de la

précaution vraiment remarquable que vous avez prise de ne me parler de votre amour qu'à l'heure juste où vous me quittez. Je reconnois bien là Gilles-Lambin.

GILLES.

Et vous qui tous les jours pouviez vous en appercevoir, et qui jamais ne vous en êtes aperçue!... que de complimens à vous faire!

NULLEIDE.

Que de complimens à nous faire! mais que faire?

GILLES.

Dame, voyez; c'est vous que ça regarde.

NULLEIDE, *tendrement.*

Vos adieux sont-ils faits?

GILLES, *douloureusement.*

Ils sont faits.

NULLEIDE.

Avez-vous embrassé ma tante?

GILLES.

Je l'ai embrassée.

NULLEIDE.

Avez-vous embrassé ma sœur?

GILLES.

Je ne l'embrasserai pas.

NULLEIDE.

Votre valise est-elle prête?

GILLES.

Elle est prête.

NULLEIDE.

L'âne est-il bridé?

GILLES.

Il est bridé.

NULLEIDE.

Il est bridé!

GILLES.

Le débriderai-je.

NULLEIDE.

Débridez-le.

GILLES, *vivement.*

Même air.

Ah! que j'ai bien fait enfin
De ne plus taire

(17)

C'est important mystère !
Ah ! que j'ai bien fait enfin,
Et combien notre bonheur est certain.

N U L L E I D E.

Mon père te fait partir.

G I L L E S.

Son fils ne peut me sentir.

N U L L E I D E.

Je suis Juive, il est Chrétien.

G I L L E S.

Elle est riche.

N U L L E I D E.

Il n'a rien.

E N S E M B L E.

Nous nous convenons bien.

Ah ! { que j'ai } bien fait enfin, etc.
 { qu'il a }

S C E N E V I I.

Les mêmes, VÉRITÉ.

N U L L E I D E, *avec humeur.*

Qui est-ce qui vient donc nous interrompre ?

VÉRITÉ.

C'est Vérité, votre servante.

N U L L E I D E.

Eh bien, mamzelle Vérité, que venez-vous faire ici ?

VÉRITÉ.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, et vous ne me verrez plus.
Votre frère est mort.

N U L L E I D E.

Comment ! mon frère est mort.

VÉRITÉ.

Oh ! c'est bien sûr qu'il est mort.

(Elle sort.)

B

SCENE VIII.
GILLES, NULLEIDE.

GILLES.

MORT ! est-ce qu'il étoit malade !

NULLEIDE.

Je n'en ai pas entendu parler.

GILLES.

C'est peut-être quelque mort subite. Faut que j'aillè m'in-
former de ça. (*Il s'en va.*)

NULLEIDE.

Vous me ferez plaisir... (*Singloant.*) Ah ! ah !

GILLES, revenant.

Eh ! bien, qu'est-ce que c'est donc ? vous pleurez ?

NULLEIDE.

Comment, monsieur, mon frère est mort, et je ne pleurerai pas !

GILLES.

Pardonnez-moi, madame, pleurez ; mais ne vous emportez pas ; pleurez tranquillement ; ne pleurez pas de manière à faire pleurer les autres ; ... prenez-y bien garde.

NULLEIDE.

J'y serai attention... Je vous remercie.

GILLES.

AIR : Non, je ne ferai pas.

Cachons à votre sœur la mort de votre frère ;
Et sur-tout gardons nous d'en rien dire à son père.
Mort ou vif, pourions nous lui parler sans trembler
D'un fils dont il ne veut plus entendre parler.

(*Il sort.*)

NULLEIDE, seule, retombant dans la douleur.

C'est vrai... Ah ! ah !... ma sœur !... Taisons-nous.

SCENE IX.
NULLEIDE, FOLEMA.

FOLEMA *chante ad libitum.*

NULLEIDE.

Tu es bien gaie, ma pauvre sœur.

FOLEMA.

Ah ! si tu savois comme ma promenade m'a réussi... J'ai marché, j'ai couru, j'ai dormi, j'ai rêvé.

NULLEIDE.

Révé!

FOLEMA.

AIR : *J'étois dans mon lit, tranquille,*

Selon ma douce habitude,

J'errois sans sujet,

Sans projet,

Sans objet ;

Au sein d'une solitude,

Mon cœur soupirait,

Desiroit :

J'avois bien couru, j'étois lassé ;

Sur un verd gazon je me place,

Et dans un sommeil sans égal

Je fais un rêve original ;

Je vois des agneaux,

Des chameaux,

Je me trouve sur des côteaux,

Sur des crmeaux,

Dans des ruissaux,

Eh ! puis, voilà qu'un vent noir et brûlant

Trouble le ciel qui s'ouvre et se déchire ;

Puis, un jeune homme à l'œil étincelant,

Du haut d'un roc m'apperoit et soupire :

Je le vois, je me mets à rire :

Quel moment ! quel moment

Charmant !

C'étoit mon frère ;

Qui me dit : ma chère,

Avec moi veux-tu t'engloutir ? — Oui, mon frère.

Le pied nous glisse,

Et dans un précipice,

Au gré de nos vœux,

Nous tombons tous les deux.

B

NULLEIDE.

Il est beau, ce rêve-là; mais à présent, tu peux rêver de mon frère tout ce que tu voudras, et tant que tu voudras; car il est mort.

FOLEMA.

Il est mort! Quel malheur! Non, c'est un bonheur, car j'aurois fait quelque sottise.

NULLEIDE.

Comment?

FOLEMA.

Il faut que tu sache, . . . Mais qu'est-ce qui dit que mon frère est mort!

NULLEIDE.

C'est Vérité.

SCENE X.

Les mêmes, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

C'EST mensonge.

NULLEIDE, FOLEMA.

Mon frère!

FOLEMA.

Révai-je encore!

NULLEIDE.

Révai-je aussi!

ARLEQUIN.

Eh non, vous ne rêvez pas; c'est moi.

NULLEIDE.

C'est lui.

FOLEMA.

Ah! oui, c'est lui. . . Ce n'est que trop lui.

NULLEIDE.

C'est vous! Vous qui êtes parti sans rien dire, qui n'avez écrit ni à votre père, ni à vos sœurs.

ARLEQUIN.

Allons, ma bonne Nulléide, ne te fâche pas. . . Ma chère. . .

AIR : Des Pèlerins de Saint-Jacques.

J'ai voyagé par tout le monde ;
Ah ! qu'il est grand !
J'ai parcouru la terre et l'onde,
En Juif errant.

(A Nullide.)

Embrassons-nous, point de façons ;
Point de rancune. (Il l'embrasse.)

(A Foléma.)

(Lui tournant le dos.)
Viens aussi. Non ; . . . J'ai mes raisons
Pour n'en embrasser qu'une.

FOLEMA, à part.

Ce garçon-là est comme moi ; il a quelque chose.

NULLEIDE.

Es-tu ici pour quelques jours.

ARLEQUIN, à Nullide.

AIR : Vaudeville de Naufrage au port.

Qu'avec plaisir je te revols !

(Regardant Foléma du coin de l'œil.)

Mais Foléma, comme elle est belle !

(à Nullide.)

Qu'elle amitié je sens pour toi.

(de Foléma.)

Mais qu'est-ce que je sens pour elle ! (bis.)

(à Foléma.) (à Nullide.)

Ma sœur. Ma sœur, je vois en vous,

Je vois tout ce qui peut me plaire. (bis.)

(à Foléma.) (à Nullide.)

Ma sœur. Ma sœur, Ah ! qu'il est doux.

(à part.)

Ah ! qu'il est gênant d'être frère. (bis.)

FOLEMA, à part.

Je voudrais bien savoir ce qu'il a là. (se touchant le front.)

ARLEQUIN.

A propos, comment se porte mon père ?

NULLEIDE.

A merveille.

ARLEQUIN.

Fait-il bien ses affaires ?

NULLEIDE.

Très-bien.

ARLEQUIN.

Il vend beaucoup ?

NULLEIDE.

Beaucoup, et plus cher que jamais.

ARLEQUIN.

Parle-t-il de moi ?

FOLEMA.

Hier, il vous a nommé.

ARLEQUIN.

Il m'a nommé ?

NULLEIDE.

Oui, mais en jurant, en jurant...

ARLEQUIN.

Je m'en doutois... Mes sœurs, il n'y a que vous qui puissiez le calmer.

NULLEIDE, FOLEMA.

Nous le calmerons.

ARLEQUIN.

Vous me le promettez ?

NULLEIDE, FOLEMA.

Nous te le promettons.

ARLEQUIN.

Le voici.

NULLEIDE, FOLEMA.

Le voici ! (Elles s'enfuient.)

ARLEQUIN.

Eh bien, où allez-vous donc ?... Elles sont aimables, ces demoiselles... Allons, je m'en tirai comme je pourrai.

SCENE XI.

ARLEQUIN, CASSANDRE *occupé, sans voir Arlequin.*

ARLEQUIN, *abordant Cassandre.*

Mon père... Mon cher père... Mon sensible père...

CASSANDRE.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur ?

ARLEQUIN.

Il y a, monsieur, que je suis votre fils.

CASSANDRE.

Mon fils !

« J'eus un fils autrefois : on le nommoit *Fanfan*. »

ARLEQUIN.

Si l'étoit devant vous ?

CASSANDRE.

Je ne le verrois pas.

ARLEQUIN.

C'est pourtant bien moi qui suis votre *Fanfan*.

CASSANDRE.

Ah ! vous êtes mon *Fanfan*. -- (*En colère.*) D'où viens-tu ;
malheureux, libertin, juif errant, d'où viens-tu ?

ARLEQUIN.

AIR : *J'arrive à pied de Province.*

J'arrive à pied de la Perse

Par le grand chemin ;

Je n'ai fait dans mon commerce

Ni perte, ni gain.

CASSANDRE.

Ni gain, mal-adoit ! après avoir quitté ta tribu, ta famille !...

ARLEQUIN.

Des gens de notre famille

J'en ai vu beaucoup.

De Juifs le monde fourmille,

On en voit par-tout.

CASSANDRE.

Puisque tu n'as rien gagné, que tu ne rapportes rien, va-t'en.

ARLEQUIN.

Bah !

CASSANDRE.

Vas-t'en.

ARLEQUIN.

Vous badinez.

CASSANDRE.

Sors, ou je vais sortir. (*Il fait un pas.*)

ARLEQUIN.

Je ne le souffrirai pas.

CASSANDRE.

Tu vois donc bien qu'il faut que tu sortes, et sur-le-champ.

ARLEQUIN.

Allons, c'est bien. Mon père a toujours été humain, généreux, bienfaisant; mon père trouve bon que le premier venu se mette à l'abri sous l'auvent de sa boutique, quand il pleut; mon père permet au passant fatigué de s'asseoir sur le pas de sa porte; mon père ne refuse pas un verre d'eau à l'étranger qui a soif. Mais pour moi qui suis son fils, il n'y a ni auvent, ni pas de la porte, ni verre d'eau; ainsi je m'en vas.

CASSANDRE.

Tu t'en vas!

ARLEQUIN.

Oui.

CASSANDRE.

Non; je te pardonne.

ARLEQUIN.

Vous me pardonnez?

CASSANDRE.

A condition que tu te corrigeras.

ARLEQUIN.

De quoi?

CASSANDRE.

AIR: *Tous les Bourgeois de Chères.*

Tu ne suis que ta tête,
Et cela n'est pas bien.
Pour devenir honnête,
Il est un sûr moyen.
Il te faut pour ton bien,
Prendre une femme sage.

ARLEQUIN.

Une femme!

CASSANDRE.

C'est que, vois-tu, rien, mon garçon,
Ne met un homme à la raison
Comme le mariage.

ARLEQUIN.

Le mariage! -- Avec qui?

CASSANDRE.

Je ne sais pas; nous verrons.

ARLEQUIN.

Vous ne le verrez pas.

CASSANDRE.

Hein!

ARLEQUIN.

Non.

AIR : Vaudeville de l'île des Femmes.

Jamais vous ne viendrez à bout
De me plonger dans l'esclavage ;
J'aime les femmes , et beaucoup ;
Mais j'abhorre le mariage :
Aussi quel que soit le pouvoir
Que le beau sexe ait sur mon ame ,
J'aimerois cent fois mieux avoir
Cinq cents maîtresses qu'une femme.

CASSANDRE.

Ah ! tu ne veux pas te marier ! En ce cas-là , je ne puis pas
m'empêcher de te maudire.

ARLEQUIN.

Me maudire , parce que je ne veux pas me marier ?

CASSANDRE.

Oui , scélérat , coureur , vagabond , je te

ARLEQUIN.

Ah ! mon Dieu ! Mais vous n'êtes pas devenu bon depuis que
je vous ai quitté ; je vous ai vu meilleur que ça.

CASSANDRE.

Ça peut être , et je te pardonne.

ARLEQUIN.

Encore !

CASSANDRE.

Pour la seconde fois en trois minutes ; fais-y attention. Ce-
pendant il me faut absolument une noce aujourd'hui , et je
vais marier Gilles.

ARLEQUIN.

Il est toujours ici ?

CASSANDRE.

Oui. Je l'ai renvoyé ce matin : mais comme il n'est pas en-
core parti , je le marie à l'une de tes sœurs.

ARLEQUIN.

L'une de mes sœurs ? . . . Laquelle ?

CASSANDRE.

Qu'est-ce que cela te fait ?

ARLEQUIN.

Dites toujours.

CASSANDRE.

Foléma.

ARLEQUIN.

Foléma !

CASSANDRE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc !

ARLEQUIN.

Je n'ai rien ; mais vous avez aujourd'hui une fureur de marier les gens.

CASSANDRE.

Et c'est toi que je charge de préparer ta sœur à cette heureuse union.

ARLEQUIN.

Moi !

CASSANDRE.

Je vais te l'envoyer pour ça : tu me ressembles, Fanfan, tu es doux, persuasif, insinuant... Je ne sais pas où ta mère t'a pris ; mais tu es bien mon fils et je suis bien ton père. Aussi, comme nous vivons ensemble !

AIR : *Cahin, Caha.*

L'un comme l'autre

Un instant nous pensons,

Puis, nous nous tracassons,

Puis, nous nous embrassons,

Puis, nous nous repoussons.

Quel bonheur est le nôtre !

Et l'on s'intéresse à cela !

Je suis colérique,

Il est lunatique,

Ça devient tragique,

Ça tourne au comique,

Et puis ça va

Cahin, caha.

(bis.) (Il sort.)

SCENE XII.

ARLEQUIN, seul.

IL a de l'esprit, mon père ! il sait que je ne puis pas souffrir Gilles, et il veut que j'engage ma sœur Foléma à l'épouser. J'ai de l'esprit aussi, moi ; je quitte la maison paternelle, parce que j'ai le défaut d'être amoureux de ma sœur Foléma ; j'y reviens parce que ce défaut la est augmenté. Il est vrai que je choisis le jour du sabbat, et c'est d'un bon augure ; eh puis, voilà qu'il faut que j'engage Foléma à devenir la femme d'un autre... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, FOLEMA.

FOLEMA, à part, voyant Arlequin.

AIR : Sous un ormeau.

DIEUX ! il est là !

ARLEQUIN, à part.

Ciel ! c'est ma sœur ; c'est Foléma !

FOLEMA, troublée.

C'est vous !

ARLEQUIN.

Vous voilà.

ENSEMBLE, à part.

Ah !

Comme le cœur me bat.

Ah !

ARLEQUIN.

Ma sœur !

FOLEMA.

Mon frère !

ARLEQUIN.

Qu'il y a long-temps que nous ne nous sommes vu !

FOLEMA.

A qui la faute !

ARLEQUIN.

Ça ne se dit pas.

FOLEMA.

Que ne restiez-vous à la maison !

ARLEQUIN.

Ça ne se pouvoit pas.

FOLEMA.

Vrai ?

ARLEQUIN.

Vrai.

FOLEMA.

Et ça se peut, à présent !

ARLEQUIN.

Ça ne se peut pas davantage.

FOLEMA.

Je voudrais vous entendre.

ARLEQUIN.

Je ne dois pas me faire entendre.

FOLEMA.

C'est que vous avez quelque objet dans le cœur.

ARLEQUIN.

C'est possible.

FOLEMA.

Ça ne m'étonne pas : vous avez tant vu de femmes , tant de beautés dans vos voyages !

ARLEQUIN.

Oui , j'en ai vu considérablement.

AIR : *Je veux avant de prononcer.*

J'ai vu des beautés de Moscou ,
J'ai vu des beautés de Turquie ,
J'ai vu des beautés du Pérou ,
J'ai vu des beautés d'Arabie ,
J'ai vu des beautés d'opéra ;
Et vraiment c'est un bel ensemble.
Mais je n'ai pas vu dans tout ça ,
Une beauté qui vous ressemble. (bis.)

FOLEMA, à part.

Il y a quelque chose là-dessous.

ARLEQUIN, à part.

Je crois que je n'en dis pas assez. — (haut.) Ma sœur.

FOLEMA.

Plait-il , mon frère !

ARLEQUIN.

AIR : *Savez-vous l'Astrologie !*

Dormiez-vous en mon absence ?

FOLEMA.

Qui , moi ! Non.

ARLEQUIN.

Ni moi.

FOLEMA.

Ni moi.

(29)

ARLEQUIN.

Ni moi.

FOLEMA.

Aimez-vous toujours la danse ?

ARLEQUIN.

Qui, moi ! Non.

FOLEMA.

Ni moi.

ARLEQUIN.

Ni moi.

FOLEMA.

Ni moi.

ENSEMBLE.

J'étois triste comme toi. (bis.)

ARLEQUIN, à part.

Ça va bien ! Quelque chose de plus fort.

Même air.

Veux-tu te mettre en ménage ?

FOLEMA.

Qui, moi ! Non.

ARLEQUIN.

Ni moi.

FOLEMA.

Ni moi.

ARLEQUIN.

Ni moi.

FOLEMA.

Aimes-tu le mariage ?

ARLEQUIN.

Qui, moi ! Non.

FOLEMA.

Ni moi.

ARLEQUIN.

Ni moi.

FOLEMA.

Ni moi.

ENSEMBLE.

Ah ! je pense comme toi. (bis.)

(30)

ARLEQUIN, à part, avec joie.

Quel plaisir !

FOLEMA, idem.

Quel bonheur !

ARLEQUIN, idem.

Je n'ai rien dit.

FOLEMA, idem.

Mon secret m'est resté

ARLEQUIN.

AIR : En plein, plan, r'lantan plan.

Ah ! que mon cœur est content !

En plein, plan, r'entamplan,

Tirelire en plan.

Ah ! que mon cœur est content !

Ah ! le charmant délire !

FOLEMA.

Ah ! le charmant délire !

J'ai parlé sans rien dire.

ARLEQUIN.

Je n'ai rien dit en parlant,

En plein, etc.

E N S E M B L E.

Je n'ai rien dit en parlant,

J'ai parlé sans rien dire.

(Arlequin sort.)

SCENE XIV.

FOLEMA, seule.

QUELLE satisfaction ! quelle présence d'esprit j'ai conservé dans cet entretien !

SCÈNE XV.

FOLEMA, CASSANDRE.

CASSANDRE.

EH bien, ma fille, tu quittes ton frère; t'a-t-il appris...

FOLEMA.

Il ne m'a rien appris; mais j'ai à vous apprendre que Gilles aime ma sœur, et que ma sœur aime Gilles.

CASSANDRE.

Quelle idée!

FOLEMA.

J'en suis sûre, et vous ferez très-bien de marier Gilles avec ma sœur.

CASSANDRE.

Soit, je ne balance pas, et c'est d'autant plus naturel que j'allois le marier avec toi. (*appellant.*) Gilles.

SCÈNE XVI.

Les mêmes, et successivement GILLES, NULLEIDE,
TENAIRE.

GILLES, *arrivant.*

ME voici.

CASSANDRE, *appellant.*

Nulléide.

NULLEIDE, *arrivant.*

Me voici.

CASSANDRE, *appellant.*

Ma sœur.

TENAIRE, *arrivant.*

J'arrive.

CASSANDRE, *à Gilles et à Odéide.*

Mes enfans, je viens d'apprendre que vous vous aimez tous

les deux ; je ne sais pas depuis quand cela vous est venu ; je ne sais pas si cela durera ; mais , ça m'est égal. Nous sommes Juifs et tu es Chrétien , ça m'est encore égal.

T O U S.

Oh ! le bon père.

C A S S A N D R E.

Ah ! dame.

A I R : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

Voilà les bienfaits ,
Les effets
Les grands effets
De la philosophie ;
Bientôt par un mélange heureux
On verra se confondre entr'eux
Le Peisan , l'enfant d'Arabie ,
Le blanc , le noir , le Juif et le Chrétien ,
Et tout cela s'arrangera si bien
Que l'on n'y connaîtra plus rien.

T E N A I R E.

L'heureux présage.

C A S S A N D R E.

Ainsi , mon cher Gilles , je te donne ma fille.

S C E N E X V I I.

Les mêmes , A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N , *qui a entendu les derniers mots de Cassandra.*

C I E L ! qu'entends-je ?

G I L L E S.

A l'autre , à présent.

T E N A I R E.

Voilà le train qui va recommencer.

A R L E Q U I N.

A I R : *Lubin à la préférence.*

De quel droit ici , mon père ,
Donnez-vous à monsieur
La main de ma sœur !

C A S S A N D R E.

De quel droit ?

A R L E Q U I N.

ARLEQUIN.

Sachez qu'à titre de frère
Cet hymen me fait horreur.

CASSANDRE.

Mais à titre de père...

ARLEQUIN.

Fussiez-vous cent fois plus père,
Apprenez que je suis frère ;
Je m'oppose à tout ;
J'arrête tout ;
Qu'on ne me pousse pas à bout.

CASSANDRE.

Mais tantôt, mon Fanfan, quand je t'ai consulté...

ARLEQUIN.

Taisez-vous, point de façon,
Point de raison ;
De la maison
Chassez cet amant téméraire,
Ou je le battrai,
L'assommerai,
L'estropierai,
Et puis... je le tuerai.

GILLES.

Tu me tueras !

ARLEQUIN, *s'armant de sa batte.*

Oui, je veux, de cette épée...

GILLES, *prenant la canne de Cassandre.*

Viens-y donc.

CASSANDRE.

Qu'on le désarme ; qu'on l'enferme.

ARLEQUIN.

M'enfermer !

CASSANDRE.

Dans la cave.

ARLEQUIN, *se radoucissant.*

Dans la cave ! (*rendant sa batte.*) J'obéis aux ordres de mon
père. (*Ténair l'emmène.*)

GILLES, *rendant la canne.*

« C'est le sang d'Abuzard que je respecte en vous. »

T O U S, *avec douleur, en s'en allant.*

Hélas !

SCENE XVIII.

CASSANDRE, *seul.*

VOYEZ un peu ce garnement qui ne veut ni que je le marie, ni que je marie ses sœurs. . . . Hum, . . . ce qui arrive ici n'est pas naturel. Fanfan est trop respectueux pour me faire une scène sans y être poussé par de bonnes raisons. . . . Que diable peut-il avoir dans la tête ! . . . Ce qu'il a ! . . . O trop malheureux père ! l'inceste est dans ma famille. . . . Oui, mon fils est furieux du mariage de sa sœur Nulléide, donc il en est amoureux. . . . Cependant, d'après ce que j'ai dit tantôt, il doit croire qu'il s'agit de Foléma; s'il le croit, c'est de Foléma qu'il est amoureux, et alors il n'y a pas d'inceste. . . . Au surplus, il y en a ou il n'y en a pas : c'est ce que je vais savoir. . . . Eh bien ! si j'avois dit autrefois que Foléma n'est pas ma fille, je ne jouirois pas aujourd'hui de cette aimable incertitude.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Que j'ai bien fait de ne rien dire !
De me cacher de mes enfans !
Et que mon secret peut produire
D'agréables événemens !
Oui, de bonne foi, plus j'y songe,
Et plus je vais m'applaudissant ;
Car ici mon petit m'ensorge
Est d'un intérêt bien puissant. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

JEAN, *seul.*

IL faut convenir que l'intérieur des familles est quelquefois une drôle de chose. . . . J'en ai bien vu, des familles ; mais je n'en ai pas vu de si extraordinaire que celle-ci. Le père, le fils, les filles, le prétendu, c'est à qui fera le plus d'extravagances. . . . Quoique ça, le père est content ; oui, mais le plus heureux, c'est le fils ; il est à la caye, et c'est une bonne place. . . . Eh bien, ils ne reviennent pas : un petit air en attendant.

(*Il joue.*)

SCENE XX.

GILLES, seul.

(Il s'arrête et adresse la parole à Jean qui joue toujours.)

VOUS saurez-vous ?

J E A N, s'arrêtant.

Pardon : je ne vous voyais pas.

G I L L E S, se promenant et à lui-même :

J'ai été insulté, menacé par un futur beau-frère insolent, et ce futur beau-frère insolent que je pouvois battre, je ne l'ai point battu ; toute la maison m'en félicite, et principalement la tante qui est une femme essentielle. Ces félicitations je les mérite ; car je sais me mettre en colère comme un autre ; mais il y a temps pour tout.

A R L E Q U I N, De la croisée.

Aujourd'hui sur ma passion
J'ai su remporter la victoire.
Aussi ma modération
Aujourd'hui me couvre de gloire.
Comme tout est défiguré !
L'an passé, dans l'autre régime,
Si j'avois été modéré,
On m'en eût fait un crime. (bis.)

Cependant, je ne crois pas cette affaire-là terminée. Le père a bien fait enformer son fils ; mais la tante, cette femme essentielle, elle est foible, et pourroit bien le mettre en liberté... Justement le voici... Comme il est tranquille... Eh ! mais, il a peine à se soutenir.

SCENE XXI.

GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, ivre.

AH ! c'est toi, ... mon ami ; j'ai voulu t'assommer tantôt... Je suis bien fâché de t'avoir manqué.

C 1

GILLES.

Il n'y a pas de mal. Mais tu as l'air souffrant.

ARLEQUIN.

Oui.... je souffre.

GILLES, à part.

Il s'est empoisonné !

ARLEQUIN.

Le frais de la cave, ... l'air de la cave, ... le vin de la cave...

GILLES, à part.

Il est ivre.

ARLEQUIN, chantant.

» Vive le vin, vive l'amour,
» Amant et buveur tour-à-tour. «

GILLES.

Allons, finis donc.

ARLEQUIN.

Oh ! ça va finir.

GILLES.

Comment ?

ARLEQUIN.

J'ai là mon ami, qui s'en va quand on l'appelle, qui galope quand on le bat, qui rue quand les mouches le piquent.

GILLES.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARLEQUIN.

Que je vais monter à cheval pour m'en aller.

GILLES.

Où ?

ARLEQUIN.

Où mon ami voudra. Tu restes, toi ; tu es bien heureux.

GILLES.

Pas encore tout-à-fait.

ARLEQUIN.

AIR : Père je me confesse.

Sans crime tu peux aimer ma sœur,
Si ton minois te tente ;
Ça ne touche point à ton honneur,
Et même, mon cher cœur,

(37)

Si le diable te tente,
Tu peux aimer ma tante
Avec la même ardeur
Que moi j'aime ma sœur.

GILLES.

Malheureux ! je m'en doutais.

ARLEQUIN.

Tais-toi.

« La pointe du rocher que le soleil dévore
De ce cœur embrasé n'approche point encore. »

GILLES.

Qu'est-ce que c'est que la pointe d'un rocher qui n'approche pas ?... il voit marcher les rochers... Ah ! comme il a bu !

ARLEQUIN.

C'est pour ça que je m'en va.

GILLES.

Et tu fais bien.

ARLEQUIN.

Mais dis-moi ; le cheval est fort ; mon porte-manteau, moi, et... ma sœur, ... ne pourrions nous pas... ti, ta, ta, ... ti, ta, ta.

GILLES.

Ti, ta, ta, ... avec ta sœur !

ARLEQUIN.

Je ne me suis grisé que pour ça.

GILLES.

Enporter ta sœur !

ARLEQUIN.

Eh ! qui m'empêcheroit ! ... seroit-ce toi ? ... Si tu le pensois... Si tu l'osais... Pardon, cher beau-frère... Voilà que je me r'fâche, et que je l'insulte encore en ta présence.

GILLES.

Vas ton train.

« Parsan, dans ton état, quand mon ami m'offense,
Je crois qu'il est absent et n'en prends point vengeance »

ARLEQUIN.

Enfin, tu épouses Féléma.

GILLES.

Féléma ! point du tout : j'épouse Nulléide.

C. 3

(38)

ARLEQUIN.

Nulléde !... il falloit donc me le dire : je ne me serois pas mis en colère contre toi. (*grésottant.*) Ah ! ah ! ah ! j'ai froid.

GILLES.

C'est singulier.

ARLEQUIN.

Mais comme je ne tarderai pas à avoir chaud, et qu'alors je recommencerai mes extravagances, c'est à toi de m'arrêter.

GILLES.

J'accepte.

ARLEQUIN.

Prends-y garde. Te voilà maintenant chargé de mes sottises.

GILLES.

La responsabilité m'épouvante.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que tu me conseille ?

GILLES.

D'oublier ton vilain amour.

ARLEQUIN.

C'est plus fort que moi.

GILLES.

En ce cas là, beau-frère, je vais vous citer un superbe exemple à suivre.

ARLEQUIN.

Cite.

GILLES.

AIR : *Que le Sultan Saladin.*

Feu Tiridate un matin,
A pareil amour enclin,
Détestait sa frénésie,
Sa coupable jalousie,
Et mourut de son chagrin.

ARLEQUIN.

C'est bien, c'est bien,
C'étoit un très-beau moyen :
Mais je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire. (bis.)

GILLES.

L'ivrogne ! il ne te reste plus qu'à partir.

ARLEQUIN.

Sans voir ma sœur ?

(19)

GILLES.

Assurément.

ARLEQUIN.

Ah ! mon ami...

GILLES.

Et pour t'en empêcher, je ne te quitte pas.

ARLEQUIN.

Mon tendre ami...

GILLES.

Non, je ne te quitte pas.

LA SERVANTE, paroissant.

Gilles, le beau-père vous demande.

GILLES, à Arlequin.

Je te quitte.

(Il sort.)

SCENE XXII.

ARLEQUIN, seul. (regardant aller Gilles.)

Ce garçon-là est bien raisonnable pour son âge, et je voudrais lui ressembler... A présent que je suis mon maître, si j'allois voir ma sœur?... ah ! il faut que j'aille voir mon père... Non, j'aime mieux aller voir ma sœur... Mais ce n'est pas la peine, la voilà qui vient me voir.

SCENE XXIII.

ARLEQUIN, FOLEMA.

ARLEQUIN.

MA sœur.

FOLEMA.

Mon frère.

C 4

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Quoi ?

FOLEMA.

Qu'est-ce ?

ARLEQUIN.

Comment ?

FOLEMA.

Tu dis ?

ARLEQUIN.

Vous dites ?

FOLEMA.

ENSEMBLE, s'éloignant avec horreur.
Ah !

ARLEQUIN, à part.

AIR : Sentir avec ardeur.

Sentir avec horreur
Flamme indiscrete,
C'est le malheur
Du cœur.

FOLEMA, à part.

Une voix secrète
Tout bas me répète :
Sentir avec horreur,
Flamme indiscrete,
C'est le malheur
Du cœur.

ARLEQUIN, à part.

A ma sœur il faut conter ça...
Oui - dà !

(Il fait un pas.)

Hélas ! ça n'se doit pas.

(Il s'éloigne.)

FOLEMA, à part.

A mon frère il faut conter ça...
Qui - dà...
Hélas ! ça n'se doit pas.

(Elle fait un pas.)
(Elle s'éloigne.)

ARLEQUIN.

Dis donc, Foléma ?

FOLEMA.

Hein !

ARLEQUIN.

On se marie là-dedans.

Je crois que oui. FOLEMA.
ARLEQUIN.

Si... FOLEMA.

Si?... ARLEQUIN.

Si nous n'étions pas si proches parens!

FOLEMA.

AIR : *Monsieur de la Palisse.*

Ah ! quel seroit mon bonheur
Si j'avois un autre pere !

ARLEQUIN, *s'approchant.*

Tu ne seroit pas ma sœur.

FOLEMA, *s'approchant.*

Tu ne serois pas mon frère.

ARLEQUIN, *à part.*

Après tout, voilà bien des façons : ce n'étoit pas la peine de
m'enivrer pour avoir tant de scrupules.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

C'est trop étouffer ma tendresse,
Et je n'ai pas le sens commun ;
Je puis bien dire dans l'ivresse,
Ce qu'un autre ose dire à jeun.

FOLEMA, *à part.*

Je suis femme, et je ne parlerai pas : je parlerai.

ARLEQUIN, *furieux.*

Ma sœur.

FOLEMA, *idem.*

Mon frère.

ARLEQUIN.

Je n'y tiens plus.

FOLEMA.

Je ne me connois plus.

ARLEQUIN.

J'ai le cœur brisé.

FOLEMA.

J'ai l'âme déchirée.

ARLEQUIN.

Je n'ai plus de jugement.

FOLEMA.

J'ai perdu l'esprit.

(42)

ARLEQUIN.

Je veux tout dire.

FOLEMA.

Je ne peux plus rien cacher.

ARLEQUIN.

Je vais me rouler par terre.

FOLEMA.

Et moi aussi.

JEAN.

Eh non, non, ne vous roulez pas. (Il appelle.) Père Cassandre, père Abuzard.

SCENE XIV et dernière.

LES PRÉCÉDENS, CASSANDRE, NULLEIDE,
GILLES, TENAIRE, VERITÉ.

CASSANDRE.

ALLONS, allons, me voilà.

JEAN.

Eh ! arrivez donc... Tenez, voilà le bel effet de votre chottérie.

CASSANDRE, à Arlequin et à Folema.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a !

FOLEMA, dans le plus grand désordre.

Un amour insensé...

ARLEQUIN, idem.

Une passion criminelle...

CASSANDRE, à Folema.

Tu en es bien fâchée ?

FOLEMA.

J'en suis au désespoir.

CASSANDRE, à Arlequin,

Tu t'en repens !

ARLEQUIN.

» Le remords est sur moi tombé comme la grêle «.

CASSANDRE.

Bravo... Je vous marie.

ARLEQUIN.

ENSEMBLE. } Avec ma sœur !
 } FOLEMA.
 } Avec mon frère ?

CASSANDRE.

Pas un mot de ça. Vous n'êtes ni frère ni sœur ; elle n'a ni père ni mère ; (à Foléma.) tu es l'enfant trouvé, je suis le juif.

T O U S.

Est-il possible ?

CASSANDRE.

Rien de plus vrai.

FOLEMA.

« Ainsi, sans m'en douter, je contois men histoire. »

CASSANDRE.

Précisément.

FOLEMA.

Ah ! M. Abuzard, si vous aviez dit cela plutôt, vous nous auriez épargné bien des tourmens, bien des inquiétudes, bien du chagrin.

ARLEQUIN.

Bien des remords.

CASSANDRE.

Je n'avois garde. Je voulois m'amuser.

T É N A I R E.

Ah ça ! je ne dis rien, moi ; mais j'ai aussi mon petit secret.

T O U S.

Quel secret ?

T É N A I R E.

Je ne suis pas votre sœur.

CASSANDRE.

Non : je le voudrois.

T É N A I R E, lui donnant un papier.

Lisez.

CASSANDRE, après avoir jeté les yeux sur le papier.
Ciel ! changée en nourrice.

T O U S.

En nourrice !

CASSANDRE à Ténairé, lui tendant la main.
Je vous épouse.

T É N A I R E, *idem.*

C'est dit.

G I L L E S.

Et de trois.

C A S S A N D R E.

Nous voilà tous mariés.

V É R I T É.

Bah ! et moi donc ?

C A S S A N D R E.

Ah ! c'est vrai... Comment faire ?

G I L L E S.

Monsieur Cassandre... Si vous proposiez à cet homme
là-haut.

C A S S A N D R E.

Ma foi, oui... (à Jean.) Ecoutez, monsieur l'organiste,
vous n'êtes pas frère de Vérité !

J E A N.

Je ne crois pas.

C A S S A N D R E.

En voulez-vous ?

J E A N.

J'en veux.

C A S S A N D R E.

Descendez, et épousez.

(Jean descend de la loge.)

G I L L E S.

Et de quatre.

A R L E Q U I N.

Savez-vous, mon père, que vous allez un peu vite.

(45)

CASSANDRE.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Tailleur.*

Laissez, fiez-vous à mes soins,
Je sais bien ce que je dois faire.

ARLEQUIN.

C'est deux noces de plus.

CASSANDRE.

Deux noces de plus ou de moins,
Chez nous ce n'est point une affaire.

ARLEQUIN.

Mais quatre mariages.

CASSANDRE.

S'il s'en fait deux au dénouement
D'une terrible tragédie,
Ce n'est pas trop, assurément,
De quatre pour la parodie.

T O U S.

Ce n'est pas trop, etc.

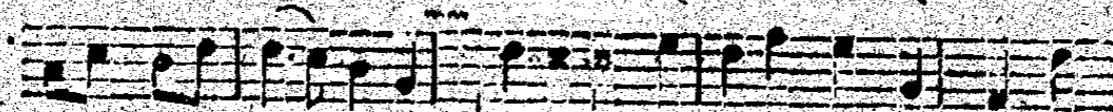
CASSANDRE.

Ah ! ça, voilà pourtant assez de folies pour un jour, et nous avons joliment fait notre sabat ; arrêtons-nous, et laissons faire aux autres.

VAUDEVILLE.



Mrs enfans, aux pa - ys loin - tains, Voy - a - gez en toute



as - su - ran - ce ; Par-tout vous ê - tes bien er-tains D'être



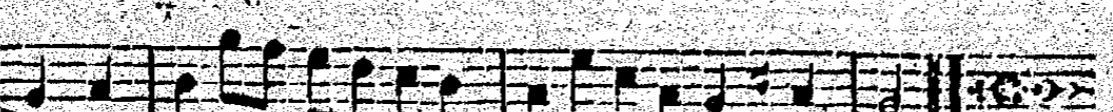
eu pa - ys de con - nois - san - ce ; En tous cli - mats, le



ciel prend soin Que notre fa - mil - le s'augmen - - - - te :



Et nul - le ne s'étend plus loin Que la fa - mille extra -



va - gan - te, Que la fa - mille extra - va - gan - te.

G I L L E S.

Par-tout où je rencontrerai
Un réformateur en déire,
Qui voudra m'ôter, à son gré,
Le droit de parler et d'écrire,
A son despotisme plaisant,
Comme à sa colère innocente,
Je me dirai ; c'est un enfant
De la famille extravagante.

A R L E Q U I N.

Une troupe de factieux,
S'étoit mis en révolte ouverte ;

De ces brigands audacieux,
Nous avons tous juré la perte.
Quant aux faibles, aux innocens
Que l'on agite et qu'on tourmente,
Bardonnons-leur, ils sont enfans
De la famille extravagante.

F O L E M A.

Et le partisan des excès
De ce régime qu'on abhorre,
Qui croit que le Peuple Français
Peut se laisser vexer encore,
Je vois son espoir menaçant,
Et, riant de sa folle attente,
Je me dis : c'est un sot enfant
De la famille extravagante.

J E A N.

Sur mon chemin je trouv' souvent
Des groupes où l'on politique ;
Où de grands docteurs, en plein vent,
Discutent la chose publique ;
Ils la mett' sans-dessus-dessous.
Moi j'les écout', la bouch' béante ;
Puis j'm'en vas disant qu'ils sont tous
De la famille extravagante.

N U L L E I D E.

Jadis nos auteurs, avec art,
Vous amusoient par leur folie ;
C'étoit Piron, Vadé, Pannard
Et d'autres enfans de Thalie ;
Si quelqu'auteur par eux doté,
Nous rendoit leur gaieté piquante,
Il seroit bien l'enfant gâté
De la famille extravagante.

A R L E Q U I N, *au Public.*

Lorsque tout Paris applaudit
Une famille intéressante ;

Si la nôtre la travestit,
Sans l'offensér, elle en plaisante,
Riez de nos joyeux écarts ;
Et si la pièce est amusante,
Dites que nous sommes bâtards
De la famille extravagante.

FIN.